

Allegro Vivace
Pas très catholique de Tonie Marshall

Thierry Horguelin

Numéro 75, janvier 1994, février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1994). Compte rendu de [*Allegro Vivace / Pas très catholique* de Tonie Marshall]. *24 images*, (75), 58–59.

ALLEGRO VIVACE

par Thierry Horguelin

«Anémone rend singulièrement attachant un personnage sans doute infréquentable.»



La femme, disait Vialatte, remonte à la plus haute antiquité. L'histoire enseigne son infinie diversité. Parfois, la femme se vêt d'un pardessus et fait le guet dans sa voiture. Alors elle porte un prénom d'homme et exerce la profession de détective privé. C'est une précaution utile quand on cherche à se semer soi-même. D'ailleurs, Maxime met trop en avant sa bohème, son indépendance et ses principes soixante-huitards pour que cela ne cache pas quelque chose. Il y a longtemps, mais c'était dans une autre vie, elle a fait un mariage sérieux, bourgeois, résumons-nous: convenable. Juste le temps de mettre au monde un moutard et de prendre la clé des champs. Logiquement, c'est au cours d'une enquête que ce passé lui revient en pleine figure, sous la forme d'un fils retrouvé dix-huit ans plus tard. «Je viens d'avoir profondément le sentiment du temps qui passe», dit-elle alors. «Comme s'il y avait un temps, et puis un autre: le sien qui commence, et le mien qui finit.» C'est le métier des enfants de faire vieillir d'un coup leurs parents.

Une profession interlope, une sexualité double, un anticonformisme bougon, un franc-parler cabochard, bref: une folle liberté d'allure, voilà pour le personnage. Entre Philip Marlowe pour la morale personnelle et Nestor Burma pour la gouaille. Un portrait de femme serti dans une comédie policière dont les détours conduisent ailleurs, vers une méditation sur le temps qui passe et la responsabilité morale, voilà pour le support narratif. On voit par là que *Pas très catholique* ne ressemble à rien de connu, qu'il rend un son neuf, quoique tous ses plaisirs: le pittoresque, les mots d'auteur, la troupe d'acteurs complices et la galerie des seconds rôles (du directeur de l'agence au patron de café), renvoient à la meilleure tradition du cinéma français. Une énergie bille en tête, une alacrité qui ne se dément pas, même aux moments les plus âpres, un découpage qui va au plus franc en privilégiant les visages, voilà pour le ton et la mise en scène.

Le charme principal du film tient à son allure. Sa jubilation passe par les rencontres, les incidents, les personnages superflus, la prolixité du dialogue. La narration obéit à un principe de digression. Elle s'épanouit lorsque les histoires s'emmêlent ou se perdent dans l'inutile. Elle gagne à ce qui gêne ou dévie l'accomplissement de la fiction, mais elle ramène toujours à l'essentiel. À un intrigant garçon, Baptiste (étonnant Grégoire Colin), qui fait souffler un peu d'air frais sur la représentation si convenue de l'adolescence au cinéma. À la suggestion, inquiétante soudain, d'un arrière-monde occulte, dans le bureau capitonné d'un ogre (Bernard Verley), où le pouvoir de l'argent voit garantie son impunité. Au passage, Tonia Marshall balaie avec une belle vigueur tous les poncifs sur l'instinct maternel et le blues de la quarantaine. Elle chahute les conformismes de tous bords, ceux de la morale traditionnelle comme ceux du féminisme bien-pensant. Ce mauvais esprit a déjà tout pour réjouir. Il y a autre chose. Le désordre des sentiments sans l'eau tiède du sentimentalisme. Le sens du temps qui se dépose sur les visages et sur les corps sans le regret du temps perdu: Maxime va toujours de l'avant. On est heureux d'y courir avec elle.



Grégoire Colin et Anémone. «Un récit d'apprentissage à retardement pour la mère et le fils.»

Pentimento, le premier film de Tonie Marshall, recelait mieux que des promesses. De la vivacité, le sens du burlesque, de la fantaisie vraie. Il mêlait déjà prétexte policier et quête de la paternité, mais s'égarait dans un imbroglio inutile: un double meurtre, un trafic de tableaux volés, un règlement de comptes entre anciens résistants. Cette symbiose impossible entre des éléments inconciliables, *Pas très catholique* l'accomplit d'emblée avec une rare sûreté: dès lors qu'il repose sur un seul personnage, le film peut vagabonder sans cesser de suivre sa ligne, celle d'un récit d'apprentissage à retardement pour la mère et pour le fils. L'omniprésence de Maxime garantit l'unité du point de vue; réciproquement, sa liberté de mouvement préserve l'imprévu des situations. C'est son regard qui ordonne le disparate de l'action, tout en justifiant après coup son apparent désordre.

D'enquête en filature, Maxime est ainsi amenée à croiser une série de doubles. La veuve indigne d'un collègue lui dévoile l'insupportable perspective de vieillir seule (réjouissante Micheline Presle). La mère éplorée d'un jeune trafiquant de drogue la renvoie à sa propre maternité fantasque. La formation d'une recrue parfaitement incom-

pétente qui bientôt lui incombe est une autre parodie de maternage. Ce dernier personnage, le petit ami du patron de l'agence Dutemps (du temps? tiens, tiens), est une caricature prémonitrice de son fils. Il apprendra à trahir, annonçant le dilemme final de Baptiste.

L'air de rien, la mise en scène déplace les fils du récit et l'objet du suspense. Elle fait glisser l'un sur l'autre le manifeste et le latent. La profession de détective implique l'idée d'une double vie autant qu'un rapport équivoque à la Loi. Le déroulement de l'enquête justifie l'entrelacs des intrigues. Le récit policier, enfin, est la forme moderne de la quête d'identité: en pistant les autres, c'est toujours sur soi qu'on tombe. Les choses se compliquent donc pour Maxime lorsque sa vie professionnelle entre en collision avec sa vie personnelle. La confrontation avec un mari devenu escroc, impliqué dans le scandale immobilier sur lequel elle enquête, l'oblige à mesurer ses chers principes avec la dure réalité – cette réalité dont son métier lui permettait jusqu'à un certain point de s'absenter, en vivant par procuration. Mais Maxime a du ressort. Elle répond chaque fois à l'abattement par un sursaut de vitalité, jusque dans la danse libératrice au son du

juke-box qui clôt le film sans l'achever, laissant le fils à son tour face à ses responsabilités.

Il est bien temps de le dire: *Pas très catholique* n'existerait pas sans *Anémone*. Son insolence, son abattage imposent de la voix et du corps une présence physique époustouflante. Elle rend singulièrement attachant un personnage sans doute infrequentable, s'il se pouvait rencontrer une Maxime «dans la vie». Elle emporte tout le film dans son sillage. L'évidente complicité de la cinéaste et de son actrice, qui sont comme les deux faces d'une même pièce, n'a plus dès lors à se mettre en avant ni à se dissimuler. C'est le secret de ce film épatant, tout simplement l'un des plus tonifiants de l'année. ■

PAS TRÈS CATHOLIQUE

France 1994. Ré., scé. et dial.: Tonie Marshall. Ph.: Dominique Chapuis. Mont.: Jacques Comets. Int.: Anémone, Grégoire Colin, Michel Didym, Roland Bertin, Micheline Presle, Bernard Verley, Christine Boisson, Denis Podalydès, Michel Roux. 100 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.